

LA PRESSE EN REVUE...

LUNDI 17 AVRIL 2017

SOMMAIRE

- 1) **Sympa mais...**
- 2) **Les promesses non tenues du Bourget**
- 3) **L'affreuse campagne de Fillon**
- 4) **Même eux ils votent...**
- 5) **« Je ne suis pas d'extrême gauche »**
- 6) **Ils ne savent plus comment faire peur...**
- 7) **Le top du billboard !!**
- 8) **Il ose encore donner des leçons...**



Gérard Diez La Presse en Revue

JOYEUSES



PAQUES

I) Pour Jean-Luc Mélenchon, "Benoît Hamon est un garçon très intéressant et sympathique mais..."



Pour Jean-Luc Mélenchon, "Benoît Hamon est un garçon très intéressant et sympathique mais..."

Le candidat de la France insoumise répond aux questions des lecteurs du Parisien et n'hésite pas à égratigner l'attitude du socialiste.

Anthony Berthelier
Journaliste, Le Huffington Post

J'ai changé. Jean-Luc Mélenchon, candidat de la France insoumise à la présidentielle, assure dans Le Parisien de dimanche se comporter "comme un homme qui s'apprête à gouverner", réfutant être "d'extrême gauche".

"Je n'ai pas la culture du minoritaire permanent. Quand je me présente à une élection, c'est pour la gagner", affirme-t-il dans un entretien avec des lecteurs du Parisien.

Alors qu'on lui demande s'il veut "vraiment être président", Jean-Luc Mélenchon affirme qu'il se "comporte comme un homme qui s'apprête à gouverner. Je connais bien mes dossiers, si je suis élu à l'Elysée, je saurai exactement par quel bout commencer". Son élection "n'a jamais été si près de se réaliser, ce qui serait un événement mondial", ajoute celui que les enquêtes d'opinion placent dans le quatuor de tête des postulants à l'Elysée.

Le patron des insoumis se défend de toute

position extrémiste: "J'entends ou je lis qu'on me dépeint comme quelqu'un d'ultra-extrême gauche. Si c'est le cas, je me demande ce que devient Poutou. Non je ne suis pas d'extrême gauche".

"Tout ça est un peu irréel"

Pour lui, la majorité socialiste sortante n'appartient pas à la gauche. "*Je n'appelle même plus ça la gauche. Le pouvoir s'est renié, trahi de toutes les manières possibles. Il a fait des dégâts considérables chez les gens qui leur faisaient confiance depuis toujours*".

Au sujet de son mariage avorté avec Benoît Hamon, Jean-Luc Mélenchon plaisante "Benoît Hamon est un garçon très intéressant et sympathique mais... c'est le PS", avant de se féliciter de ne pas avoir cédé.

<http://dai.ly/x5iehae>

"Tout ça est un peu irréel: moi je travaille pendant un an, je mets au point un programme, 260 000 personnes ont payé pour l'acheter et le lire, 300 000 personnes ont rejoint ma plateforme - entre parenthèse au milieu de l'indifférence générale -, à cette étape on a construit quelque chose qui a tenu bon et alors il aurait fallu, à la fin du mois de

janvier, 70 jours avant l'élection, que je dise aux gens 'allez, sautez-vous dans les bras, Mélenchon et Hamon sont d'accord!' C'est pas du bétail !"

Egalement interrogé sur le Venezuela, le candidat à l'élection présidentielle a réaffirmé qu'il ne s'agissait pas, pour lui, d'un modèle politique à proprement parler avant de qualifier de "propagande" les accusations de violation des droits de l'Homme. Un problème qui inquiète pourtant la communauté internationale à commencer par l'ONU.



Michael Bloch @Micbloch
Dans le Parisien, on interroge Melenchon sur les violations des libertés au 🇺🇦.
Réponse : "Oui je connais toute la propagande sur le sujet"

<http://dai.ly/x5ifb3z>

huffingtonpost.fr

II) Où est passée notre "adversaire" la finance ?



Lors de son meeting de campagne du Bourget, le 22 janvier 2012, François Hollande réaffirmait sa volonté d'instaurer une taxe sur les transactions financières. (ALAIN FIGUS/CITIZENSIDE/AFP)

Nathalie Funès et Théophile Simon

Il aura fallu attendre l'entrée en scène des "petits" candidats, lors du débat télévisé du 4 avril, pour que la finance fasse irruption dans la campagne présidentielle : Jacques Cheminade a fustigé sa "dictature", Philippe Poutou veut nationaliser le système bancaire.

En 2012, le discours de François Hollande au Bourget avait été le point d'orgue de la campagne avec le fameux : "*[Il] n'a pas de nom, pas de visage, pas de parti [...], et pourtant, il gouverne. Cet adversaire, c'est le monde de la finance.*"

Aujourd'hui, il n'en est – presque – plus question. Décryptage.

1 Qui en a parlé jusque là pendant la campagne de 2017 ?

"Personne ne parle de la régulation financière, ni de la dette publique, personne. Ce n'est même pas central chez Jean-Luc Mélenchon."

Le constat est de Karine Berger, députée socialiste des Hautes-Alpes. C'est effectivement le silence radio, ou quasiment, du côté des "grands" candidats.

Arnaud Montebourg, battu à la primaire de la Belle Alliance populaire, avait été le seul à évoquer les promesses non tenues du Bourget. Il voulait ponctionner les profits des banques et reprendre la loi de séparation bancaire.

Le vainqueur, Benoît Hamon, est, lui, plus évasif. Lors de son meeting à Bercy, le 19 mars, il a fait planer l'ombre du discours du Bourget :

"Le parti de l'argent a trop de candidats [...]. [Il] a plusieurs noms, plusieurs visages, il a même plusieurs partis."

Mais c'était une pique dirigée contre ses adversaires, notamment Emmanuel Macron, ancien banquier d'affaires chez Rothschild & Cie. "Ces questions sont au cœur de notre programme", se défend l'économiste Julia Cagé, qui a rejoint l'équipe de campagne du candidat socialiste.

"Nous voulons renforcer la lutte contre la fraude et l'évasion fiscales et établir une liste plus crédible des paradis fiscaux."

François Fillon et Emmanuel Macron estiment, eux, qu'il y a eu trop de régulation dans la finance.

2 Pourquoi ce thème ne fait-il plus partie du débat politique ?

La déflagration de 2008 est loin. "La crise a presque dix ans, c'est normal qu'elle ne soit plus un sujet politique aussi prégnant", analyse Thierry

Philipponnat, directeur de l'Institut Friedland.

"Il y a eu un gros travail de régulation dans l'Union européenne, qui est à l'origine de la quasi-totalité de la législation financière pour chaque pays. Quarante textes ont été rédigés entre 2010 et 2015... Le temps est maintenant aux serrages de boulons très techniques. Peu de gens les maîtrisent, y compris parmi les candidats. Et ce n'est pas facile d'en parler à la télé ou dans un meeting. »

3 Que reste-t-il du discours du Bourget ?

Le candidat Hollande avait promis de séparer "les activités des banques qui sont utiles à l'investissement et à l'emploi, de leurs opérations spéculatives". Mais le projet de loi bancaire proposé en décembre 2012 se limite à la création de filiales pour les opérations non utiles à l'économie.

En 2014, l'Elysée recrute une conseillère économique venue de Bank of America. Cette même année, lors des Rencontres économiques d'Aix-en-Provence, Michel Sapin enterre sans façon le discours du Bourget : "Notre amie, c'est la finance", lâche le ministre... des Finances.

"Le discours va-t-en-guerre contre les banquiers, qui relève d'une rhétorique populiste, n'a débouché sur rien durant le quinquennat et paraît moins crédible aujourd'hui", explique Gilles Saint-Paul, professeur à l'Ecole d'Economie de Paris.

4 Le sujet peut-il revenir sur la table ?

Des taux d'intérêt qui bondiraient, un système financier américain à nouveau dérégulé, comme le souhaite Donald Trump, une grosse banque européenne en difficulté... Autant de facteurs qui pourraient favoriser le retour de la question de la finance. "On n'est évidemment pas à l'abri d'une nouvelle crise financière", conclut Thierry Philipponnat.

Nathalie Funès et Théophile Simon

tempsreel.nouvelobs.com

LAPRESSEENREVUE.EU

III) La campagne laide de François Fillon

Claude Askolovitch

Fillon n'imagine qu'une élection triste, sans amour ni appétit



JOEL SAGET / AFP

Il a donné la clé il y a quelques jours, Porte de Versailles, en libérant ses partisans du dur fardeau de l'aimer. François Fillon disait ceci :

«Je ne vous demande pas de m'aimer mais de me soutenir.»

Ce sera le point d'orgue d'une campagne laide, qui aura vu un bel homme, fier pourtant de son corps et de son apparence -sportif et bien habillé, comme chacun sait- renoncer à l'orgasme suprême: être l'élu des coeurs et de la Nation, porté par le désir d'un peuple de se réinventer... Ce paradis-là n'est plus le sien. Il abjure le désir. Fillon n'imagine qu'une élection triste, sans amour ni appétit. La tristesse nous saisit. Nous la combattons en saluant la stratégie. Il n'est pas à la portée de n'importe qui de s'improviser laid, d'en faire une trace, une ligne, de le proclamer. Faut-il être ambitieux pour ne plus parler de soi! Imagine-t-on Nicolas Sarkozy y renoncer, aux pires des ennuis? Fillon est d'un acier trempé de revanche. C'est une clé. Qu'importe qu'on l'aime, et que sont les autres?

Il nous avait préparé au renoncement, depuis le début de ses malheurs de campagne, dissociant les corps et les essences du candidat; il y a avait un Fillon charnel que l'on pouvait réprouver, et un Fillon politique qui incarnait la droite, et qu'il faudrait protéger et défendre pour cela. Soutenir Fillon, c'était être de la famille du seul projet possible, et n'en rien céder était une preuve de fidélité. C'était aussi bien une habileté rhétorique; il conviendrait de ne pas parler des affaires, inessentiels, puisque la vérité était ailleurs. Mais de là à renoncer à l'amour, à s'admettre

impropre à la dilection... Je ne suis pas aimable. Je suis laid. Prenez-moi pourtant? Fillon, en somme, n'est peut-être pas guéri. On l'entend encore évoquer Penelope qui se lève si tôt, de peur des perquisitions, ou évoquer son âme blessée, devant Christine Angot, sa dignité offensée. Eut-il pu être aimable ou pris en pitié? Ou sera-t-il aimable, ayant ému d'avoir renoncé? Finalement plus grand que lui-même, s'étant accepté?

Cette semaine, il a manqué aux plus élémentaires convenances, en divulguant un petit mot que lui avait écrit Emmanuel Macron, ministre peu méfiant, pendant les débats sur la déchéance de nationalité. Il a menti -une fois de plus, une fois de moins- à propos d'une invitation sur BFM-TV, où il aurait dû affronter Jean-Jacques Bourdin -il n'y tient guère et Bourdin déteste ça. Il a expliqué bonnement -au talk orange Le Figaro- que les journalistes que l'on moleste dans ses meetings l'ont en somme bien cherché. Il n'est aux ordres de personne.

On a appris qu'il demandait à Robert Bourgi, son ami qui lui offrait des costumes, de ne pas se faire connaître aux medias, parce qu'il faisait mauvais genre. On a appris aussi, au passage, que Penelope était payée par l'assemblée nationale depuis 1982 -il ne nous l'avait jamais dit. Bref. Cette semaine, comme les précédentes, a apporté son lot d'anecdotes à une saga piteuse. Et pourtant, il vit. C'est cohérent: puisqu'il ne s'agit pas de l'aimer, quel problème. Et alors, comme dit le champion?

La laideur comme stratégie de survie

On dit que Fillon est toujours dans la course. C'est la nouvelle marotte des sondages. Il y arrive? A force de l'entendre, admettons? On n'en sait fichtre rien; ce n'est même pas le sujet. On constate ici autre chose; le choix délibéré de la laideur comme stratégie de survie, puis de reconquête. Cela induit un style, une manière d'être, des chants de guerre, une culture.

Qu'on se promène dix minutes sur quelques comptes twitter de fillonolâtres, où Macron n'est pas appelé autrement que #emmanuelHollande, où l'on relaie la philippique d'une officine dirigée par le beau-frère de Charles Millon (ci-devant leader de droite passé de mode depuis son alliance avec le FN en 1998, mais soutien de Fillon aujourd'hui) qui est en guerre contre le patrimoine du candidat d'En marche, où s'accumulent aigreurs et parfums sectaires, pour prendre la mesure de ce que le sommet génère.

Qu'on lise Bruno Retailleau, son bras droit, tenter à Macron le procès en islamisme que l'on fit jadis à Juppé, à propos d'un référent «En marche» du Val d'Oise, professeur de collège, ciblé et lynché par quelques ultras... Qu'on suive l'infatigable Eric Ciotti, revenu en fillonnisme avec sa verve légendaire et son absence de surmoi, en comparaison duquel Nadine Morano est une aimable professeure de maintien. Qu'on observe une foule fillonniste siffler Christian Estrosi... En guerre contre le monde entier dans ses représentations -juges, journalistes, vérité, décence, compromis- François Fillon, notable jadis, a fabriqué une culture de hooligans, dans ce qui devrait être la majorité sociologique et idéologique du pays.

En même temps, ça a de la gueule. On sait, en sport, célébrer ainsi les briseurs de tibia, les casseurs de jeu, les effondresseurs de mêlées, les artistes de l'anti-jeu, les adeptes du béton, du catenaccio d'antan, les arcboutés sur le but, qui relancent et relancent encore jusqu'à ce que l'autre se dégoûte, les répugnants du font de cours -encore ceux-là, de leurs lifts, ne mentent pas... «D-fence, D-fence» scandent les fans des New York Knicks, ceux de Detroit n'ont jamais oublié la rugosité des grand Pistons, dont la star tatouée est désormais copain du dictateur nord-coréen, il fut en Angleterre, une bande de malades qui transforma l'équipe de Wimbledon en machine à tuer et gagner en kick and rush sauvages, on les appelait le «crazy gang», et ils gagnèrent la Cup. Tout se construit sur la défense, et les autres, ils ont honte?

Seul le résultat compte

Fillon n'a pas honte. Il n'a pas le choix. J'attends, si Fillon l'emporte, les héroïisations des Panurge du commentaire, sur la solitude et l'abnégation, le retournement, l'épopée de l'homme vilipendé, et, pour les plus cultivés des Panurge, on en référera aux destins magnifiques des détestés couronnés, de Mitterrand à Chirac. Que François Fillon ait été vilipendé pour des actes peu convenables, au regard de ce qu'il prétendait être, n'écorchera pas les épopées... Qu'importe en fait. On ne nous demande pas de l'aimer, ni de l'estimer. Seul le résultat compte. La manière est un esthétisme déraisonnable. Mentir, ergoter, brutaliser, mentir encore, et donc? Est-ce si différent des démagogues enthousiastes des autres, qui promettent la lune? Les purges sociales qu'annonce Fillon, le déficit tragique qu'il oppose, lui, le châtelain panier-percé, à des aide-soignantes qui crèveraient sans RTT, finalement,

cadrent avec son style de jeu. L'injustice et la brimade adossées à la laideur, mais le salut est à ce prix. Souffrez. Ne m'aimez pas! Pauvre Frolo, qui renonce à Esmeralda... On peut imaginer ses supporters, endurcis aux tacles par derrière, ravis du mauvais joueur, de celui qui brise l'ennemi, applaudir à la dureté; il n'est pas un mou, François!

Au demeurant, Fillon, quand on évoque l'affaire des aide-soignantes, proteste que ce fut une manoeuvre de France télévision, certainement vendue à Emmanuel Hollande... Taper les pauvresses, puis la télé, coup double! D-fence! D-fence!

Jouer laid est un style pour les âmes endurcies; on ne le choisit pas au début du match; les aléas du jeu vous l'imposent. Dans une autre vie, François Fillon aurait fait une belle campagne? J'entends dans ses discours des éloquences électorales qui racontent autre chose que son apparence.

«Oui, je veux être le président d'une France qui respire à pleins poumons, d'une France qui n'étouffe plus sous les injonctions, les règlementations, les interdits idéologiques. Liberté de travailler, d'innover, de construire sa vie et conquérir ses rêves.»

Si l'on passe le style de campagne anti-tabac, on a dans ses propos une ode au libéralisme qu'on retrouverait ailleurs, et une invite à faire valdinguer ce qui encalmine le vieux pays. Fillon pousse parfois des chants à la gloire de la France, qu'il aurait sans doute voulu entonner devant une foule aimante, incarnant l'espérance et non pas l'adversité.

Dans ses meetings, passé le malaise, passé l'étonnement, surmonté l'aigreur, on entend la musique de nos aïeux. Fillon Porte de Versailles: «Avant de partir au combat, les soldats de l'an II gravaient «Vive la Nation» sur l'acier de leurs sabres. Gardons-nous d'oublier cette devise. Celle d'un peuple uni, toujours courageux quand il s'agit de surmonter malheurs, éclipses, ou assauts du monde.

La Nation française, c'est vous! La première génération du nouveau siècle, c'est vous! L'avenir de la France dans ce monde mouvant, c'est encore vous! Je crois à la Nation française!» Et dans ce même discours, il nous demanda de ne pas l'aimer? Il dit, aussi, ce qu'il eut aimé dire, ce qu'on aurait retenu, autrement, si l'on ne pensait pas à tout autre chose qu'à la gloire et à Valmy, quand on dit Fillon.

On est toujours le jouet de ses circonstances. Enfin reconnu après les primaires, François Fillon allait se libérer des frustrations d'une vie. Il avait toujours eu le réflexe mauvais, quand on l'embêtait, et d'être une victime, s'autorisait beaucoup. Il était devenu sarkozyste d'avoir été lâché par Chirac. Il avait recommandé Sarkozy à la justice socialiste, dans un déjeuner devenu légendaire avec Jean-Pierre Jouyet, secrétaire général de Hollande, d'avoir été floué par Copé et ses alliés sarkozystes. Enfin, il était libre, et pouvait devenir, bon, décent, joyeux même? Il avait de la mémoire, du passé, de la drôlerie sans doute, des douceurs à donner? L'affaire est venue, les affaires, autant de statues du commandeur qui lui rappelaient ses oublis, ses facilités, qui le rendaient impossible, et pourtant... Il prétendit biaiser, mentir un peu, éviter. Il aurait pu mourir. Il survécut, dans le biais, le mensonge, l'évitement, la colère, la réaction arc-boutée. Il fut méchant. Il est là. Il a accepté son sort? Il est devenu cela. Il est cabossé, il se décrit ainsi, plus âpre et retors et outragé, et les siens le sont avec lui, et communient dans l'antipathie, comme jadis les supporters du crazy gang, attendant le bruit d'une jambe brisée, aimant qu'il se batte, sans vergogne, devenant comme lui, sourds à toute autre évidence que celle-ci. Il n'est pas aimable, mais c'est le nôtre, dit une droite, qui l'aime de ne pas l'aimer. On imagine mal un homme plus triste, et aussi intelligent, si l'intelligence consiste à admettre ce que l'on n'est plus.



Claude Askolovitch Journaliste

Slate^{FR}

LAPRESSEENREVUE.EU

IV) “Même les mecs en Ferrari votent Mélenchon !” : reportage avec les militants de la France insoumise



Rheda (à gauche) et Alexandre, militant de la France insoumise (à droite) discutent à la sortie du métro Belleville. photo :AQ

A l’heure où les derniers sondages donnent le candidat de la France insoumise en troisième position derrière Emmanuel Macron et Marine Le Pen, on a voulu voir si cette dynamique positive se retrouvait sur le terrain. Reportage auprès d’une dizaine de militants en mission de tractage, vendredi après-midi, dans les XI et XXe arrondissements de Paris.

“Bonjour, vous venez pour la balade ?” Devant leur petit local de campagne de la rue Moret, parallèle au boulevard de Belleville, à Paris, plusieurs militants de longue date accueillent avec satisfaction quelques nouvelles têtes. Ce vendredi après-midi, une opération de tractage est organisée pour le compte de Jean-Luc Mélenchon, candidat de la France insoumise à l’élection présidentielle. Crédité de 20% d’intentions de vote dans un dernier sondage, juste derrière Emmanuel Macron et Marine Le Pen, tous deux à 22%, le député européen est dans ce que l’on appelle une “dynamique positive”.

Il y a vraiment eu un déclic depuis le premier débat télévisé”, assure tout en distribuant des tracts à ses camarades affublés de stickers “La France insoumise” Simon, étudiant en communication politique – ça tombe bien. La prestation de Mélenchon sur TF1, le 20 mars, avait en effet fait beaucoup parler d’elle, notamment sur les réseaux sociaux. Mais si la stratégie digitale du candidat a été très mise en avant, ses soutiens entendent continuer leur travail de terrain : “Il nous reste dix jours pour

convaincre.” Les voilà donc partis au pas de course – en marche rapide, pourrait-on dire – dans le quartier de Belleville. Objectifs : distribuer des tracts bien sûr, expliquer le programme qu’ils défendent mais aussi désamorcer les critiques sur leur candidat qui ont émergé ces derniers jours, notamment sur son projet de rejoindre l’Alba (Alliance bolivarienne pour les Amériques), comme le rappelle cet article du Point.

“Les gens commencent vraiment à croire qu’il peut gagner”

“La France insoumise avec Jean-Luc... Mélenchon”, crient-ils en coeur dans la rue, sous le regard mi-interloqué mi-amusé des passants. Vous buvez un café tranquillement en terrasse ? Hop, Marie, Elyse, Mathias ou Denis vous donnent un peu de lecture. La réception est globalement bonne dans ce quartier multiculturel à cheval entre les XIe et XXe arrondissements, qui, aux législatives de 2012, avait placé EE-LV en tête au second tour. Sont-ils reçus de la même manière dans des arrondissements parisiens ou des villes moins marqués à gauche ? Valentin, petites lunettes sur le nez et cigarette à la main, assure que l’accueil n’a jamais été aussi bon, peu importe la localisation – bon, Elyse nous avait confié peu avant qu’ils n’iraient tout de même pas implanter un local de campagne dans le XVIe. “Je milite aussi à Bourges, une ville de droite [UDI, ndlr] où habitent mes parents. Et, pourtant, la dynamique prend”, raconte-t-il. Il a ressenti, lui aussi, un intérêt grandissant des Français pour la candidature de Mélenchon depuis le premier débat, “les gens commençant à vraiment croire qu’il peut gagner, et arrêtant de nous parler de l’argument du vote utile ou de Benoît Hamon”.

A la station de métro Belleville, les tracts sont distribués à la pelle. Certains les refusent poliment, d’autres avec plus de réserve – “Mélenchon n’est pas de gauche”, dit un passant, aussi vite reparti. Marie, 60 ans, qui tracte pour la première fois “parce qu’[elle a] senti que c’était [leur] dernière chance”, vient raconter comment un couple en terrasse a refusé le document, arguant voter FN. “Ils sont assis autour de gens de toutes origines et ils me disent ça... C’est incompréhensible.” D’autres personnes se lèvent carrément pour réclamer un programme.

Rheda, lui, entame un débat avec Alexandre, jeune prof d’histoire-géographie qui milite casquette sur la tête. Rheda apprécie Mélenchon – “Je vote pour lui, la vérité!” – pour son côté “populaire” et parce qu’“il aime les jeunes, les gens modestes, les immigrés”. Mais il pense que

que c'est Emmanuel Macron qui passera au second tour. Alexandre déroule les arguments pour tenter de le convaincre du contraire, expliquant pourquoi, selon lui, il faut y croire. "Regardez, je fais partie d'une association européenne, et pourtant je le soutiens ! On n'est pas du tout anti-Europe, comme certains veulent le faire croire, on est pour un changement des institutions." Mais il est quand même prêt à envisager le "Plan B" du candidat – "quitter l'UE pour construire une autre Europe" – en cas d'échec des re-négociations des traités européens, qu'appelle de ses vœux la France insoumise.

"Mech-Mech"

Rue Faubourg du Temple, la tournée continue, on entend une femme dire "haaa, Mech-Mech" – variante au "Méluche". Simon se met à discuter avec un homme se disant "de droite". "Je suis encarté LR, et avec Fillon qui nous l'a mis à l'envers, on est orphelins maintenant. Mais je dois dire que j'adore Mélenchon." Sans pour autant s'imaginer voter pour lui : "Je ne suis pas Trotskiste." Simon : "Nous non plus !" Le jeune militant continue sa route, arrive au croisement de l'Avenue Parmentier. Au feu rouge, une Ferrari rouge est stationnée, ses propriétaires cheveux aux vents et grills dorés du meilleur effet sur les dents. Pas le profil du Mélenchoniste, a priori. Ils prennent quand même des tracts. "Même les mecs en Ferrari votent Jean-Luc Mélenchon!", dit Simon, hilare. On n'y mettrait tout de même pas notre main à couper.

La dizaine de militants est alors rejoint par Danielle Simonnet, coordinatrice du Parti de gauche et soutien de Jean-Luc Mélenchon. La conseillère de Paris, qui sera en campagne pour les législatives dans cette circonscription, tournait peu avant une vidéo avec Oumar Mariko, président du parti malien Solidarité africaine pour la démocratie et l'indépendance (Sadi) venu dire son soutien au candidat de la France insoumise et participer au tractage : "Mélenchon est un espoir pour l'Afrique, pour rompre avec le néo-colonialisme et résister contre les institutions financières prédatrices."

Son hôte, elle aussi, a l'impression que la réception est meilleure que lors de la campagne de 2012, à laquelle elle avait participé. "Il n'y avait pas la même effervescence, même ici." Devant un bar-tabac, un jeune homme demande pourquoi il faudrait croire en Mélenchon car, après tout, "Hollande avait promis le changement, lui aussi". Il assure tout de même qu'il votera pour lui. Il est un peu plus de 18 heures, le

parcours du jour est presque terminé. "On a perdu les Sadi!", crie en rigolant Danielle Simonnet. En attendant, elle débat avec deux jeunes hommes assis sur un banc. Ça parle de capital, de Marx, de Scop et de Benoît Hamon. Il est temps de repartir : les membres du Sadi ont retrouvé leur chemin.



par Amélie Quentel

www.lesinrocks.com

V) Jean-Luc Mélenchon : « Je ne suis pas d'extrême gauche »



Jean-Luc Mélenchon : « Je ne suis pas d'extrême gauche » | PHILIPPE HUGUEN / AFP

Jean-Luc Mélenchon, candidat de la France insoumise à la présidentielle, assure dans Le Parisien de dimanche se comporter « comme un homme qui s'apprête à gouverner », réfutant être « d'extrême gauche ».

Le candidat de la France insoumise à la présidentielle réfute être d'« **extrême gauche** », dans un entretien dans Le Parisien. À une semaine du premier tour, Jean-Luc Mélenchon veut rassurer les électeurs.

« **Je n'ai pas la culture du minoritaire permanent. Quand je me présente à une élection, c'est pour la gagner** », affirme-t-il dans un entretien avec des lecteurs du Parisien.

À la question « **voulez-vous vraiment être**

président », Jean-Luc Mélenchon a répondu : « J'entends ou je lis qu'on me dépeint comme quelqu'un d'extrême gauche. Si c'est le cas, je me demande ce que devient Poutou (le candidat du NPA, NDLR)... Non, je ne suis pas d'extrême gauche ».

« Je connais bien mes dossiers [...] je saurai par quel bout commencer »

Alors qu'on lui demande s'il veut « vraiment être président », M. Mélenchon affirme qu'il se « comporte comme un homme qui s'apprête à gouverner. Je connais bien mes dossiers, si je suis élu à l'Élysée, je saurai exactement par quel bout commencer ».

Son élection « n'a jamais été si près de se réaliser, ce qui serait un événement mondial », ajoute celui que les enquêtes d'opinion placent dans le quatuor de tête des postulants à l'Élysée.

Pour lui, la majorité socialiste sortante n'appartient pas à la gauche. « Je n'appelle même plus ça la gauche. Le pouvoir s'est renié, trahi de toutes les manières possibles. Il a fait des dégâts considérables chez les gens qui leur faisaient confiance depuis toujours ».

Et l'Alliance bolivarienne ?

Le candidat est revenu, agacé, sur le sujet. « C'est une invention pure et simple, fabriquée un journaliste pour les besoins de la campagne », s'est insurgé le fondateur du Parti de gauche. Pour lui, seuls les territoires français d'Outre-Mer aux Antilles seraient concernés par ce partenariat. « Voilà l'intérêt d'entrer dans l'Alba, une simple alliance de coopération. Il faut arrêter de faire peur ! »

Dans une interview à Ouest-France parue ce samedi, Jean-Luc Mélenchon avait déjà tenté de rassurer les électeurs, assurant qu'il n'avait « pas l'intention de faire Cuba en France ».

À une semaine du premier tour de la présidentielle, le candidat est bien placé dans les sondages. Plusieurs enquêtes l'ont placé en troisième position, avec environ 20 % d'intentions de vote.

VI) Mélenchon : péril (rouge) en la demeure



La hausse des intentions de vote en faveur du candidat de la France insoumise a suscité une vague de discours annonçant l'apocalypse bolchevique. Ils expriment surtout la panique de ceux craignent tout réel bouleversement politique.

La médiatisation d'une campagne présidentielle étant largement déterminée par l'évolution des "cotes" des candidats telles que définies par la vérité sondagière du moment, elle implique que toute tendance vers le haut pour l'un d'eux l'expose soudainement à un feu nourri – un peu comme au stand de tir quand le lapin dépasse. Cette modalité nuit évidemment à la construction d'un débat de fond sur leurs propositions, débat susceptible d'alimenter une réflexion rationnelle des électeurs, mais elle a le mérite de mettre en exergue ce qui motive le peloton.

"Maximilien Ilitch Mélenchon"

Dans le cas de Jean-Luc Mélenchon, que les enquêtes placent désormais en position de troisième homme – et de véritable "vote utile" pour la gauche –, et dont les vertus d'homme politique semblent tout à coup frapper les esprits, on ne s'étonne pas que le chiffon rouge soit agité. Avec plus ou moins de véhémence et de ridicule. La palme revient en la matière au Figaro qui, dans son édition de mercredi 12 avril, a retrouvé des accents de mai 1981. L'éditorial involontairement comique de Paul-Henri du Limbert s'intitule ainsi "Maximilien Ilitch Mélenchon", et convoque les figures de Lénine, Trotski, Robespierre, Castro, Chavez et même Georges Marchais pour effrayer le bourgeois (le bourgeois est impressionnable). Il consiste à essentialiser le candidat de la France insoumise, « apôtre des dictateurs révolutionnaires », comme ataviquement bolchevique, le couteau forcément entre les dents.

Le dossier tout entier empile les menaces : « big bang social » pour raviver la vieille peur révolutionnaire, « explosion des impôts, des dépenses publiques et de la dette » pour exciter la raison boutiquière, « confiscation de tous les revenus supérieurs à 400.000 euros annuels » et « coup de massue fiscal sans précédent » pour consterner la clientèle. Le « délirant projet du Chavez français » porterait un « coup fatal à l'économie nationale » selon le quotidien, qui ne mesure pas le coût fatal des politiques économiques actuelles pour une majorité de la population. En revanche, il invoque la Pythie boursière : « Les marchés financiers s'en inquiètent et les taux d'intérêt sur la dette française ont commencé à se tendre ». Pire, sur l'immigration, JLM prônerait « des mesures à la gauche de la gauche » : droit du sol intégral et refus des quotas. Voilà qui donne une idée de l'extrême droitisation des repères.

"Cataclisme" économique

Si c'est l'angle de "l'utopisme" de son programme qui avait été servi contre Benoît Hamon par le Parti pragmatique, on monte d'un cran pour son rival à gauche. « Les banquiers prédisent un cataclisme », titre Le Parisien. Les banquiers ont pourtant plus fait la démonstration de leur capacité à déclencher des cataclysmes que de leur capacité à les prévoir. Pour cerner la menace, l'article recueille l'expertise de membres de sociétés de gestion d'actifs. « Les investisseurs commencent à intégrer le "risque Mélenchon" », avertit pour sa part le quotidien de Bernard Arnault, Les Échos.

Dans Le Monde, si Yves Bordenave moque ceux qui brandissent l'épouvantail rouge, la correspondante auprès de l'U, probablement atteinte du syndrome de Bruxelles, y va d'un article dont le titre résume l'intention : "Le Pen, Mélenchon : un même danger pour l'Europe". L'amalgame avec le FN présente l'avantage d'être plus contemporain que la référence aux chars soviétiques. « Ces programmes n'ont rien de libérateurs : ils sont trompeurs et dangereux », affirme la journaliste. Son texte mériterait à lui seul un commentaire composé, tant il illustre une défense doctrinaire de l'Union européenne, dont JLM menace le si vertueux pacte de stabilité [1]. « L'UE dans sa configuration actuelle ne se remettrait pas » d'un Frexit, se désole-t-elle sans comprendre que l'UE est d'abord victime d'elle-même [2].

Surtout pas de "révolution"

Les autres candidats sont aussi de la partie. François Fillon retrouve un certain sens de la formule, estimant qu'avec son « programme communiste », Mélenchon « se rêve en capitaine du cuirassé Potemkine, mais négociera la ferraille du Titanic ». Macron, dont l'imagination n'est pas le fort, le rejoint en fustigeant le « révolutionnaire communiste » (l'épithète est probablement là pour ne pas discréditer la "révolution" dont l'ancien ministre des Finances a fait le titre de son livre). François Hollande lui-même sort de sa réserve pour agiter le « péril » – dont la couleur n'est pas précisée, et regretter la « mode » Mélenchon. Sur ce point, l'intéressé semble pourtant en accord avec lui, dans sa dernière note de blog : « Me voici à la mode dans certains salons. Et cela me vaut, ou bien des compliments parfois excessifs, ou bien des imprécations sidérées et furieuses ».

Une inversion de la courbe dans les jours qui viennent mettrait un terme à cette séquence, peut-être comme un effet des imprécations lancées sur le candidat. Mais comme elle survient très près du scrutin, à un moment où le candidat du consensus Emmanuel Macron semble faiblir, la panique est palpable et le tir de barrage nourri. Cet épisode aura au moins permis de mesurer la nature de la grande peur qui saisit les partisans de la continuité libérale lorsque celle-ci est menacée : pas celle du rouge, plutôt celle d'un changement radical de la vie politique, dont l'aspiration ne pourra être ignorée beaucoup plus longtemps.

@jeromelatta

Notes

[1] Sans savoir gré à l'Allemagne, l'ingrat, d'avoir abandonné le mark pour l'euro (en assurant que ce soit à son profit, mais on ne va pas s'arrêter à si peu).

[2] « Ne se serait-il pas plus sage de continuer à réformer l'UE ? », s'interroge notre candide, qui estime même que « Jean-Claude Juncker déroule un agenda quasiment social-démocrate » (rires). Là encore, la perte des repères politiques des partisans de l'UE actuelle laisse songeur – au moins autant que leur déni du désastre politique et économique dans lequel elle s'est précipitée toute seule.

regards.fr

LAPRESSEENREVUE.EU

VII) Libre à vous de juger !

Les internautes ont exprimé leur amusement après la diffusion du clip en soutien à Emmanuel Macron intitulé "En marche, ça marche", et réalisé par la chanteuse et ex-banquière "Ginger L".

"Ginger L" pensait certainement bien faire. Le 8 avril dernier, cette chanteuse parisienne et ex-banquière dévoilait une vidéo en soutien au candidat à la présidentielle, Emmanuel Macron. Dans sa voiture, on l'aperçoit se trémoussant sur son siège derrière le volant, avant de se mettre à entonner les premières notes de sa chanson : "*En marche, ça marche*". Un titre bien évidemment en référence au mouvement En Marche ! de l'ancien ministre de l'Economie.

"Oui, en marche, ça marche pour moi et toi, peut-on entendre. Comment ça marche ? Viens prendre le train en marche. Car toi et moi, ensemble, ça marche pour nous. Ensemble on marche." Au fil du clip, on aperçoit trois personnes s'installer sur le siège arrière et chanter tous ensemble.

Les internautes ont "*les oreilles qui saignent*"

Les paroles de la chanson ont fait le buzz sur la toile... mais aussi provoqué l'hilarité des internautes. Ces derniers se sont fait une joie de moquer la mise en scène et les paroles. "Ils l'ont fait le coup de grâce qui dissuade de voter Macron", ironise l'un d'entre eux. "Le clip qui tue, se moque une autre. Un grand moment de musique (ou pas...)." *Plus radical encore, un affirme avoir "les oreilles qui saignent !!!"; "Au début on croit que c'est une parodie. A la fin on regrette que ce n'en soit pas une ! Le néant", dézingue un autre.*



En Marche, ça Marche <https://youtu.be/Ucg7aSMZfR4> via @YouTube
Ils l'ont fait le coup de grâce qui dissuade de voter #Macron

En Marche, ça Marche

<https://youtu.be/Ucg7aSMZfR4>

[youtube.com](https://www.youtube.com)

VIII) Hollande critique le "simplisme" de Mélenchon qui "ne représente pas la gauche qui permet de gouverner"

CRITIQUES - A une semaine du premier tour, l'actuel chef de l'Etat fait une nouvelle fois irruption dans la campagne en critiquant le candidat de la France insoumise. François Hollande estime que Jean-Luc Mélenchon "a des facilités qui quelquefois tombent dans le simplisme", dans un entretien qui sera diffusé sur France 5.

François Hollande n'est pas tendre avec celui qui a incarné pendant vingt ans l'aile gauche du PS. En pleine campagne présidentielle, l'actuel chef de l'Etat a critiqué le "simplisme" dont peut faire preuve à ses yeux Jean-Luc Mélenchon en particulier concernant ses positions sur la Syrie, la Russie, l'Otan et l'Union européenne.

C'est dans un entretien qui doit être diffusé ce dimanche 16 avril 2017 à 18h35 sur France 5, et dont voici un extrait diffusé sur Twitter, que le président de la République s'est exprimé au sujet du candidat de la France insoumise.

"Mélenchon ne représente pas la gauche qui permet de gouverner" François Hollande

"Jean-Luc Mélenchon ne représente pas la gauche que je considère comme celle qui permet de gouverner, et il a des facilités qui quelquefois tombent dans le simplisme. On ne peut pas dire qu'il n'y a pas de responsabilité dans les massacres chimiques en Syrie. On ne peut pas considérer que Poutine peut faire n'importe quoi. On ne peut pas sortir de l'OTAN sans que ça ait des conséquences, on ne peut pas mettre en cause ce qui a été la grande construction européenne et surtout quand on se réclame de François Mitterrand", a ainsi énuméré celui qui occupe pour encore quelques semaines les plus hautes fonctions de l'Etat.

Si le FN arrivait au pouvoir "*chacun serait responsable*" François Hollande

Le président, qui multiplie depuis plusieurs jours les mises en garde contre les extrêmes, a cependant souligné qu'il ne mettait pas sur le même plan Jean-Luc Mélenchon et Marine Le

Pen. "Ce n'est pas la même chose. Jean Marie Le Pen était le père de Marine le Pen, je me suis opposé à lui lorsqu'il était au deuxième tour, et je l'ai dit parce que c'était un candidat qui mettait en cause des valeurs de la République, ça n'a pas changé dans cette famille, et je continuerai de le faire, et continuerai de le dire", a-t-il souligné dans l'émission de France Télévisions.

Interrogé sur un éventuel sentiment de responsabilité en cas de victoire de Marine Le Pen, le chef de l'Etat a souligné que "chacun serait responsable" car "un parti n'arrive pas au pouvoir sans que les citoyens ne l'aient choisi, dans une démocratie. Et le premier d'entre eux, le chef de l'Etat, s'il n'avait pas averti, s'il n'avait pas prévenu, s'il n'avait pas agi [...] se sentirait le premier responsable de la venue d'un parti d'extrême droite en France au pouvoir ».

Dans cette campagne, "*on fait des shows sur des places publiques*" François Hollande

Le chef de l'Etat est aussi revenu sur sa mauvaise opinion de la campagne en cours et de ses prétendants à sa succession. "Je trouve que la campagne ne permet pas d'installer ce qui est pourtant l'essentiel, c'est-à-dire le débat sur les programmes, les propositions et donc les politiques qui seraient mises en œuvre au lendemain de l'élection présidentielle. On parle de quoi dans cette campagne ? Des affaires, des mises en examen, des pseudo cabinets noirs, on fait des spectacles, on fait des shows sur des places publiques, on essaie d'apporter son rameau d'olivier pour montrer qu'on est pour la paix, on fait en sorte de créer des événements de communication. Mais où sont les comparaisons utiles ?", a-t-il interrogé.

Une critique visant apparemment la quasi-totalité des principaux candidats, à commencer par celui de la droite François Fillon, mis en examen pour des emplois présumés fictifs dans sa famille, et Jean-Luc Mélenchon, qui avait arboré un rameau d'olivier lors d'un rassemblement à Marseille devant des dizaines de milliers de personnes le 9 avril.

A Suivre...
La Presse en Revue